

Chapitre VI

TOUT VIVRE EN COMPLICITÉ

AVEC L'ENFANT JÉSUS

1. Reprise introductive

Au fil des cours, nous commençons à mieux percevoir comment Jésus est bien Celui qui nous rend capables de nous recevoir tout entiers, comme des tout-petits, de l'amour gratuit dont le Père nous aime. C'est Lui, le Christ, qui nous donne la force de lâcher notre « justice » propre pour devenir en lui « justice de Dieu » (cf. 2 Co 5, 21). Il « **est devenu pour nous** sagesse venant de Dieu, **justice, sanctification et rédemption** », afin que, comme il est écrit, « celui qui se glorifie, qu'il se glorifie dans le Seigneur » (cf. 1 Co, 30-31). « Il n'est donc pas question de l'homme qui veut ou qui agit mais de Dieu qui fait miséricorde » (cf. Rm 9, 16) : il ne s'agit plus de courir après un idéal de vie, ni même un idéal d'amour¹, mais de laisser le Christ nous revêtir de sa sainteté,² en suivant un chemin d'humilité dans la reconnaissance de notre misère, de notre impuissance et, finalement, de notre néant³. Plus précisément, c'est dans l'offrande que le Christ a fait de lui-même pour nous sur la Croix, dans son abaissement extrême, que notre pauvreté, notre faiblesse peuvent être offertes au Père comme un sacrifice agréable qui attire la grâce de Dieu sur nous.

C'est ainsi qu'il nous faut apprendre, en toutes circonstances, à **devenir « pauvres »** (cf. 2 Co 8, 9) et « **faibles dans le Christ** » (cf. 2 Co 13, 4), pour que la puissance de la grâce puisse effectivement opérer son œuvre de justification et de sanctification en

¹ Cette recherche d'un idéal d'amour étant toujours contaminée par la secrète recherche d'un certain « idéal de soi ». Notre propre amour est toujours mêlé d'amour propre.

² Nous pouvons tous dire comme la petite Thérèse : « ... je ne compte pas sur mes mérites n'en ayant *aucun*, mais **j'espère en Celui qui est la Vertu, la Sainteté même**, c'est Lui seul qui, se contentant de mes faibles efforts, m'élèvera jusqu'à lui et, me couvrant de ses mérites infinis, me fera *Sainte* » (Ms A, 32r°).

³ On peut distinguer **différents degrés d'humilité** selon les différents degrés de lumière sur nous-mêmes que Dieu nous donne. Il me semble que l'on peut distinguer : – une lumière sur des péchés particuliers ; – une lumière sur notre misère globale (comprenant notamment la perception très douloureuse de notre incapacité à aimer d'un amour pur) ; – et enfin, une lumière sur notre néant, notre impuissance totale et radicale qui achève d'anéantir l'âme dans cette vision elle-même. Chez celui qui voit en toute vérité qu'il « n'est rien » (cf. 2 Co 12, 11), il n'y a plus de place pour aucun regard sur soi ni aucun vouloir propre, l'âme se retrouve plongée dans l'abîme de sa faiblesse, « sans désirs ni vertus » selon les expressions de la petite Thérèse, sans plus aucun appui en elle-même. Ce dernier degré d'humilité, Marie l'a connu et s'y est laissée enfoncer toujours plus profondément à la suite du Christ. Il ne s'agit donc pas seulement d'une brisure de notre moi orgueilleux, mais d'un chemin d'abaissement (cf. Lc 1, 48), de pauvreté (cf. Lc 1, 53), qui nous rend plus « propres aux opérations de cet Amour consumant et transformant... » (cf. Thérèse, LT 197).

nous, au travers de cette pauvreté et de cette faiblesse mêmes. Autrement dit, c'est par le Christ que la puissance de la miséricorde divine peut se déployer dans notre misère. Notre premier mouvement dans l'expérience de notre faiblesse, de nos chutes continues, devrait être de **nous tourner vers Jésus** pour qu'il intègre notre faiblesse et notre pauvreté dans la sienne. Plus encore, conscients de notre manque de foi, de notre incapacité à nous laisser aimer par le Père dans nos pauvretés mêmes, il nous faut passer par le Christ pour cela, **en lui offrant toute notre misère**⁴ – nos troubles, nos angoisses, nos tristesses, nos retours sur nous-mêmes, nos péchés eux-mêmes – pour **qu'il l'intègre dans son offrande**, celle qu'il a faite de lui-même au Père sur la Croix dans un abandon total⁵. C'est ainsi que « la justice de Dieu s'est manifestée (...), justice de Dieu par la foi en Jésus Christ pour tous ceux qui croient⁶ – car il n'y a pas de différence : tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu – et **ils sont justifiés gratuitement par sa grâce en vertu de la rédemption** accomplie dans le Christ Jésus »... (cf. Rm 3, 21-24).

2. Nous exercer à la familiarité avec le Christ

« **Va trouver mes frères** (...) » (cf. Jn 20, 17). Jésus « ne rougit pas de nous nommer frères » (cf. He 2, 11) et il se présente à nous comme notre plus grand ami, celui qui « donne sa vie (dépose son âme) pour ses amis » (cf. Jn 15, 13). Il veut « être avec nous pour toujours » (cf. Mt 28, 20 et Mc 3, 14). Il dépend de nous de bien vouloir le recevoir lui-même d'abord **comme compagnon de vie**⁷ pour être rendus capables, en lui, de recevoir un jour Dieu comme notre Père. C'est lui, Jésus, le Chemin, celui qui

⁴C'est ici qu'il faut **savoir profiter de nos péchés** pour rencontrer notre misère, notre faiblesse et l'offrir au Christ avec la tristesse elle-même liée au péché. Jésus acceptera cette offrande de notre misère avec plus de joie que si nous lui avions offert des actes vertueux. C'est ainsi que nous pourrions sortir de notre culpabilité, quitte à offrir cette culpabilité elle-même, signe de notre manque d'humilité.

⁵ En même temps qu'il portait nos péchés, qu'il « prenait nos infirmités, se chargeait de nos maladies » (cf. Mt 8, 17) et qu'il « remettait son esprit entre les mains du Père » (cf. Lc 23, 46), le Christ nous portait au Père, nous offrait avec lui à sa Miséricorde infinie. **Notre misère et nos péchés sont comme offerts d'avance**. Il ne reste qu'à nous tourner vers le Christ et nous remettre entre ses mains avec confiance pour que la puissance de la Miséricorde divine puisse surabonder là où le péché a abondé. **Nous nous offrons ainsi au Christ tels que nous sommes, pour qu'il nous offre à son Père tel qu'il est, lui**, sur la Croix, dans son humilité et son obéissance parfaite (cf. Ph 2, 8). Dieu « l'a fait péché pour nous » (cf. 2 Co 5, 21) afin que, dans l'expérience de notre misère et de nos péchés, nous puissions, par lui, avec lui et en lui, nous abandonner à la miséricorde de Dieu dans un mouvement d'humilité, de confiance et de remise de nous-mêmes.

⁶ La foi qui sauve, qui nous obtient la justification, c'est la foi en Dieu qui « est dans le Christ Jésus » (cf. 1 Tm 1, 14), « la foi du Christ » (cf. Ga 2, 16), celle dans laquelle nous entrons en croyant en Jésus Christ. Autrement dit, nous « devenons enfants de Dieu », fils dans le Fils unique, vivants d'une vie d'amour, au fur et à mesure que notre foi en Dieu croît, de par la « connaissance de Jésus Christ », dans une foi, une adhésion de plus en plus totale à sa personne dans le mystère de sa filiation divine (cf. 1 Jn 2, 23) et de sa Pâque (cf. Rm 10, 9), jusqu'à une communion intime de vie.

⁷ C'est ici qu'il nous faut pouvoir prendre au sérieux la parole du Christ à ses disciples : « Je ne vous appelle plus serviteurs (...) mais je vous appelle amis » (Jn 15, 15). C'est **la manière de vivre cette relation d'amitié avec le Christ** que nous voudrions essayer de préciser.

nous conduit sur la voie d'enfance⁸, qui nous apprend l'humilité, la confiance, l'abandon au Père : plus nous saurons vivre les choses avec lui, plus nous les vivrons spontanément dans ces dispositions filiales que le Père attend de nous. Ceux qui se ressemblent s'assemblent (cf. Si 13, 16) et, inversement, ceux qui s'assemblent finissent aussi par se ressembler⁹. Dans cette **vraie familiarité avec le Christ** réside le moyen le plus simple, le plus direct pour « nous convertir et devenir comme des petits enfants » (cf. Mt 18, 3) à l'école du Fils bien-aimé du Père, le plus petit des enfants des hommes. Autrement dit, si nous ne commençons pas par une relation toute simple, toute vraie avec le Christ ou, plus précisément, avec l'Enfant Jésus, comment saurions-nous entrer dans une relation toute « naturelle, toute libre avec notre Père du Ciel ?¹⁰ »

« **Qui donc se fera petit comme ce petit enfant-là**, celui-là est le plus grand dans le Royaume des Cieux » (cf. Mt 18, 4). Suivre la voie d'enfance, c'est nous faire petits comme ce petit enfant-là qui est Jésus. C'est vivre **une vraie dévotion à l'Enfant Jésus**. C'est nous approcher de l'Enfant Jésus avec la simplicité des bergers et des Mages. Il nous faut le regarder s'abandonner dans les bras de Marie¹¹ comme dans le sein du Père. Il nous faut le voir « s'ébattre » sur les genoux de sa mère et nous sourire tout heureux d'être avec nous. Ainsi parle la Sagesse « enfantée » par le Seigneur : « Je faisais ses délices, jour après jour, **m'ébattant sur la surface de la terre et trouvant mes délices parmi les enfants des hommes** » (cf. Pr 8, 30). « Accueillir » l'Enfant Jésus dans nos vies pour qu'il nous « donne pouvoir de devenir enfants de Dieu » (cf. Jn 1, 12), cela ne peut se réduire à une dévotion vague et abstraite à l'Enfant Jésus. Il nous faut passer aux exercices pratiques, pour « nous faire tout-petits » comme lui et avec lui, **nous exercer à un dialogue et une familiarité toute simple**,¹² au travers des mille et une choses qui constituent notre vie quotidienne¹³. Le fait de regarder Jésus

⁸ Thérèse l'avait bien compris, elle qui disait : « Mais pourquoi désirer communiquer tes secrets d'amour, ô Jésus, n'est-ce pas toi seul qui me les as enseignés et ne peux-tu les révéler à d'autres ? » (Cf. Ms B, 5, v°.)

⁹ « Qui touche à la poix s'englué, qui fréquente l'orgueilleux en vient à lui ressembler » (Si 13, 1). « Qui chemine avec les sages devient sage, qui hante les sots devient mauvais » (Pr 13, 20).

¹⁰ Notre cœur est fondamentalement un cœur d'enfant fait pour aimer Dieu comme un enfant aime ses parents. Nos blocages les plus profonds se situent à ce niveau-là. La relation d'amitié avec Jésus est plus facile d'accès surtout si nous savons le regarder enfant, un enfant avec lequel on peut « copiner ».

¹¹ La première révélation que Jésus nous fait de lui-même, c'est celle d'un « petit enfant avec Marie sa mère » (Mt 2, 11). Il nous faut entrer dans la joie des mages jouissant de cette intimité avec l'Enfant Jésus. Comme Jean-Paul II nous y invite : « Il est temps maintenant de regarder en avant, et le récit des Mages peut en un sens nous indiquer une route spirituelle. Ils nous disent avant tout que, quand on a rencontré le Christ, il faut savoir s'arrêter et **vivre profondément la joie de l'intimité avec lui**. En entrant dans la maison, « ils virent l'enfant avec Marie sa mère ; et, tombant à genoux, ils se prosternèrent devant lui » : leur vie était désormais pour toujours remise entre les mains de cet Enfant »... (Homélie de la messe de l'Épiphanie 2001).

¹² Comme l'explique la petite Thérèse à l'abbé Bellière : « Je ne m'étonne en aucune façon que **la pratique de la familiarité avec Jésus** vous semble un peu difficile à réaliser ; **on ne peut y arriver en un jour**, mais j'en suis sûre, je vous aiderai beaucoup plus à marcher par **cette voie délicieuse** quand je serai délivrée de mon enveloppe mortelle, et bientôt vous direz comme saint Augustin : « L'amour est le poids qui m'entraîne » » (LT 258).

¹³ **Il faut lui parler comme les enfants savent le faire avec leur copain**. On lui dit ce que l'on fait, où on va, ce qu'on ressent, on l'emmène avec nous. « On va aller acheter du pain tous les deux. » « On va ensemble chercher les bagages, tu m'aideras si c'est trop lourd. » « Tu as assez de misère

comme un petit enfant qui ne demande qu'à nous accompagner en toute circonstance doit nous aider à « briser la glace », à sortir de cette distance respectueuse, mais un peu froide, que nous avons quelquefois avec le Christ malgré nous¹⁴.

3. De l'enfance à la passion du Christ

« Marthe, Marthe, **tu te soucies et t'agites** pour beaucoup de choses... » (cf. Lc 10, 41). Il ne faut pas que notre vie se passe dans une tension continuelle¹⁵ en raison de toutes les choses « importantes » que nous avons à faire. Nous pensons peut-être ainsi « préparer la table » où nous pourrions, enfin, vivre un moment de communion toute simple et gratuite avec Dieu ; mais, en réalité, si nous ne commençons pas dans notre activité elle-même à nous tourner vers Jésus, nous passerons notre vie à « mettre la table » en remettant toujours à plus tard la communion elle-même. Même si ce n'est pas notre intention volontaire, nous sommes, de fait, plus inquiets d'« arriver à faire » que de notre relation d'amour avec Jésus et son Père¹⁶.

Tant que Jésus ne nous aura pas fait la grâce de voir notre néant, de nous voir en toute vérité devant Dieu – c'est-à-dire comme des tout-petits incapables de rien faire d'eux-mêmes –, nous laisserons prise, quelque part dans notre cœur, au « vouloir faire ». Cela ne signifie pas pour autant que nous ne puissions pas **nous mettre à l'école de l'Enfant Jésus**, nous exercer à redevenir tout-petits en entrant en relation avec lui, en nous mettant à son niveau. Pourquoi ne pas nous laisser prendre au jeu ? **Si nous nous laissons séduire et entraîner par lui, il nous attirera insensiblement mais irrésistiblement dans le sein du Père.** Après avoir partagé notre vie avec lui, nous pourrions alors partager la sienne. Après avoir accepté humblement de nous mettre au niveau des tout-petits incapables de rien faire, Jésus nous élèvera jusqu'à participer

comme ça, on va aller s'amuser ensemble à marcher sur la glace. » Nous prendrons progressivement conscience que tout peut être vécu avec le Christ dans une vraie communion d'amour. Tout l'intéresse de notre vie : même les choses les plus insignifiantes à nos yeux de « grandes personnes » ont de la valeur pour lui.

¹⁴ En raison de nos blocages, de nos peurs de nous livrer entièrement à l'Amour. Avec un petit enfant, normalement, on est spontanément simple. En lui parlant, on est comme obligé d'ouvrir son cœur parce que le petit enfant, lui, vit tout avec son cœur et qu'il ne comprend que le langage du cœur.

¹⁵ C'est bien cette tension, cette agitation intérieure (de peur de ne pas arriver à faire tout ce qu'il y aurait à faire) que Jésus reproche à Marthe et non pas le fait de « se soumettre » aux tâches matérielles (cf. Thérèse, Ms C, 36v°). C'est, en effet, l'inquiétude, le trouble de notre âme qui gêne Dieu dans sa relation avec nous.

¹⁶ Le fond du problème, nous le savons, c'est cette résistance que nous avons à ouvrir vraiment notre cœur à l'Amour, à nous abandonner totalement à cet Amour. Nous sommes « coincés », fermés en nous-mêmes. Nous nous rattrapons au niveau du faire, nous « comptons sur les œuvres » (cf. Rm 9, 32) pour « faire quelque chose de notre vie », alors qu'en réalité, seul l'amour compte, tout le reste n'est que matière à l'amour. Dieu, pour nous apprivoiser, nous a envoyé son Fils. Il est là devant nous dans les bras de Marie, et il veut que nous soyons « ses frères, ses sœurs et sa mère ». Le problème avec les tout-petits, c'est qu'ils sont précisément trop petits pour comprendre que nous avons « d'autres choses à faire » que de nous arrêter à vivre une pure et simple communion d'amour avec eux. Le tout-petit, en effet, ne peut pas nous suivre dans nos raisonnements, nos calculs intérieurs, notre tension pour « faire ». Il est trop petit pour faire, il est là simplement, comme une présence offerte. Il vit d'amour.

S'enfoncer dans la vie cachée

intimement à l'œuvre la plus grande, celle de la Rédemption, en communiant mystérieusement à la souffrance qu'il vit pour les pécheurs dans le sein de son Père¹⁷. Que désirer de plus grand et de plus beau qu'une vraie vie d'amour portant « un fruit qui demeure » (cf. Jn 15, 15) pour l'éternité ?

¹⁷ Avant de nous faire la grâce de communier à sa souffrance, Jésus veut nous faire voir à quel point nous sommes faibles, petits, incapables de porter la Croix par nous-mêmes. Sainte Thérèse de Lisieux n'a pas suivi d'autres chemins : elle a été Thérèse de l'Enfant Jésus avant que d'être Thérèse de la Sainte Face. La vie du petit Van illustre bien cela aussi. La communion à l'enfance du Christ doit précéder la communion à son agonie, parce que c'est en tout-petit, dans un abandon total au Père, que Jésus a souffert sa passion pour nous.